

The book cover features a central illustration of a couple in a small wooden boat. The man is dressed in a dark suit and is leaning over the woman, who is wearing a white wedding dress. They are positioned on a teal background that has a textured, speckled appearance. The background is decorated with white vertical streaks and dark, irregular shapes that resemble rocks or bubbles. The overall style is modern and artistic.

**PETE
FROMM**

**MON
DÉSIR
LE
PLUS
ARDENT**

Gallmeister



DU MÊME AUTEUR, CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Le Nom des étoiles, Gallmeister, 2016; totem n°101

Lucy in the Sky, Gallmeister, 2015; totem n°74

Comment tout a commencé, Gallmeister, 2013

Chinook, Gallmeister, 2011

Avant la nuit, Gallmeister, 2010

Indian Creek, Gallmeister, 2006; totem n°2

Pete Fromm

MON DÉSIR
LE PLUS
ARDENT

Roman

Traduit de l'américain
par Juliane Nivelte

TOTEM n°129

Titre original: *If Not for This*

Copyright © 2014 by Pete Fromm

All rights reserved

© Éditions Gallmeister, 2018, pour la traduction française

© Éditions Gallmeister, 2019, pour la présente édition

ePDF ISBN 978-2-404-01042-7

ISSN 2105-4681

Illustration de couverture © Boris Zaïon

Conception graphique de la couverture: Valérie Renaud

So, my love, do you believe that we
Might last a thousand years or more
If not for this
Our flesh and blood
It ties you and me right up...
Tie me down
Celebrate we will
'cause life is short but sweet for certain
We climb on two by two
To be sure these days continue
Things we cannot change*.

Extrait de la chanson *Two Step*,
DAVE MATTHEWS BAND

* Oh mon amour, ne vois-tu pas, nous pourrions vivre mille ans ou plus, s'il n'y avait cette chair, ce sang, qui nous enchaînent l'un à l'autre... enchaîne-moi. Nous danserons c'est sûr, parce que la vie est courte mais belle. Un pas de deux pour prolonger nos jours. Tout ce que nous ne pouvons changer. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

Prologue

LES coups d'œil. Les regards ébahis. Les œillades furtives. Ils plongent Dalt dans une fureur biblique. À deux doigts du châ-timent divin. Du calme mon grand, ce n'est pas pour moi. Une vieille chouette en fauteuil roulant, le bras secoué de spasmes ? Ils en ont vu d'autres. Allons, allons. Ce qui fait tourner les têtes, ce qui décroche les mâchoires, c'est Dalt en train de pousser le fauteuil. Dalt, l'inspiration originelle du *David* de Michel-Ange, maqué avec cette harpie ? Évidemment qu'ils nous fixent, évidemment qu'ils se posent des questions. Je m'en pose bien, moi.

Mais si je suis dans un bon jour, que les mots glissent facilement le long de mes synapses en loques, je leur dis :

— Et encore, ça, ce n'est rien. Vous devriez nous voir au lit.

Voilà qui leur en bouche un coin.

Je devrais avoir dépassé ce stade, mais je ne sais pas comment réagir autrement : défier le destin, faire comme si de rien n'était. Rien qui puisse nous séparer, jamais.

Tous ces inconnus ne voient que les tics, le fauteuil, le pauvre homme en sueur derrière, préposé aux poignées. Mais lorsque ma respiration flanche, qu'il me faut trouver une chose à laquelle me raccrocher pour me convaincre que nous aurons toujours la force d'avancer, je retourne à mon point d'ancrage : le lendemain de notre première nuit ensemble. Aujourd'hui encore, quand je me rappelle combien j'étais éblouie, combien j'osais à peine y croire, j'en ai le souffle court. D'ailleurs, je ne

suis toujours pas sûr de le croire, que nous survivrions même à cela. Mais ce matin-là, nous étions tous les deux si forts que le Wyoming n'était qu'une toile de fond, et nos pensées ne s'étendaient pas plus loin que la friction des pagaies contre nos paumes, le grondement de la rivière sous nos pieds. Les fauteuils roulants – et les pauvres types coincés dedans – nous étaient aussi étrangers que des extraterrestres.

Premier matin

Je gare le pick-up le long des saules et j'ouvre la portière, avant de me laisser aller un instant contre le siège. Le massif des Tetons brille d'un éclat orangé. Les saules, dont les feuilles bruissent dans le souffle d'une légère brise, cachent la Snake, mais j'entends son courant qui murmure. Je sors dans l'aube et je respire à pleins poumons : le vent, l'humidité, la nouveauté. Mon univers. Frissonnante, vêtue du même short et des mêmes sandales que la veille, les jambes mouillées par les brins lestés de rosée, je ne peux m'empêcher de sourire. Je me dirige vers l'eau.

Hier soir, il faisait plus de 30° C, la rivière était brûlante, les orages de l'après-midi n'ayant pas éclaté ; les montagnes et le ciel étaient aussi pâles que mon groupe du soir, des enfants et des parents lessivés, à peine un murmure parmi eux quand je leur fis franchir les vagues. Pas de discussion autour du feu en perspective. Puis Dalt s'était pointé à Deadman's pour faire la navette. Soudoyant Milt afin qu'il le laisse s'en charger. Il ne travaille même pas pour notre entreprise. Des problèmes d'assurances jusqu'au cou, mon boulot sur la touche, et moi qui souriais comme une idiotie.

À présent, je fais quatre, cinq pas vers la rivière et je m'arrête, baissant les yeux sur mes mains vides.

— Maddy, je lance aux arbres qui se dressent au-dessus de ma tête, des saules tremblants. Tu n'as rien oublié ?

Je fais demi-tour pour aller chercher ma canne à mouche, et mes genoux sont moins des articulations que des nœuds

élastiques dans mes os déjà ramollis. Je suis étourdie de fatigue, de bonheur et, oui, de sexe.

Passant la tête dans le pick-up pour récupérer ma canne, je revois Dalt au petit matin, cherchant ses habits à tâtons alors que son groupe l'attendait probablement déjà près de la camionnette devant la station-service/hangar à bateaux. Ayant échoué dans sa quête vestimentaire, il avait fini par enfiler son short en faisant l'impasse sur le caleçon. J'avais haussé un sourcil et il avait souri, mais lorsque je l'avais regardé, penché en avant tandis que les premières lueurs filtraient à travers le store, j'avais trouvé la scène digne d'un peintre français. Et même si nous avions passé la nuit à explorer chaque centimètre l'un de l'autre – une mémorisation par Braille, avait dit Dalt – sans penser une seule seconde à s'arrêter pour dormir, ni même pour prendre une douche, sans penser du tout, cette vision m'avait coupé le souffle : Dalt attrapant son T-shirt avant de se tourner vers moi pour me surprendre en train de l'observer. Je n'arrivais pas à croire que c'était moi, que j'étais là, et qu'ils allaient devoir embaucher Fabio* pour la couverture de mon autobiographie. Me remémorant tout cela, en route vers mon trou de pêche secret, incapable de supporter l'idée de m'écrouler seule dans mon lit à la résidence universitaire, mon cœur s'emballa à nouveau.

Je veux dire, le ciel n'était pas zébré d'éclairs, mais il y avait définitivement de gros nuages noirs. Énormes et sombres, hauts de plusieurs kilomètres, ils s'amoncelaient d'un horizon à l'autre, se rapprochant à toute allure. Et Tante Em qui me criait de courir me réfugier à la cave**.

— Maddy, me dis-je en repartant vers la rivière. Tu t'es encore mise dans de beaux draps...

De l'Ohio à l'Oregon, du Wyoming à... un type prénommé Dalt ? J'avais déjà la chance de pouvoir contempler les Tetons

* Fabio Lanzoni, acteur et mannequin italien ayant fait de nombreuses couvertures de romances dans les années 1980-1990.

** Référence au début du *Magicien d'Oz* : Tante Em, voyant arriver l'orage, hurle à Dorothy de se réfugier dans la cave.

toute la journée, de voir le soleil les dorer chaque matin, les araser au fil des heures, pour ne rien laisser d'autre qu'une silhouette pourpre au crépuscule. Et je le faisais depuis un raft, les mains agrippées aux pagaies, un groupe de touristes admiratifs à ma botte. Avant même que Dalt ne marmonne quoi que ce soit à propos d'un circuit au clair de lune, je me trouvais déjà sacrément veinarde. Et Troy, aussi. Je veux dire, un ferreur? Était-il possible de faire plus western que ça? Était-il possible d'avoir plus de chance? Troy, mon homme plus âgé du Wyoming, grâce à qui je pouvais snober tous les étudiants de Corvallis. Sa propre maison à Wilson. Ses propres chevaux, sans mentir. Un endroit où rester chaque été jusqu'à la fin de mes études, et après, eh bien, qui sait? Voilà ce que Troy répétait sans arrêt, tuant dans l'œuf toute ébauche de plan: "Eh bien, après, qui sait?"

Ce qui m'allait parfaitement bien. Qui savait, effectivement? Finir mes études, courir les rivières, et après? La vie? Qui voulait penser à ça? Pas moi. Pas encore. Pas avant aujourd'hui.

Me frayant un chemin à travers les saules, je laisse échapper un véritable gloussement de fille, un son que je ne pense pas avoir jamais produit avant.

— Pas avant aujourd'hui? (Je ris.) Genre quoi? T'as des projets maintenant? Maddy et Dalton jusqu'à ce que la mort les sépare? Reprends-toi Mad, ça fait combien de temps que tu le connais? Un mois, deux? Doux Jésus.

Et Troy. Ça non plus, ça ne me ressemble pas. Aucun adultère dans mon passé. Je n'ai jamais fait marcher quelqu'un, jamais couru plusieurs lièvres à la fois. De la monogamie en série. Et quand c'est terminé, c'est terminé. Mon côté Reine des glaces.

J'atteins la rivière pile au moment où le soleil transperce les arbres et touche la Snake pour la première fois de la journée. Comme si j'avais tout prévu dès le début. Vous voyez ce que je veux dire quand je parle de chance? Au-dessus des rapides, le flat scintille, me faisant plisser les yeux, chausser mes lunettes.

Mais dans les ombres qui m'entourent, tout est frais, immobile. Je frissonne et je sors un peu de soie, levant à peine le bras pour lancer, pas plus que nécessaire; c'est tout ce dont je me sens capable dans mon état. Je pose la nymphe et je la laisse couler, j'attends.

Ravagés. C'est le seul mot qui commence à s'en approcher. J'aimerais parler une langue étrangère, connaître un verbe que je pourrais conjuguer à l'infini. Je l'ai ravagé. Il m'a ravagée. On s'est ravagés.

"Dévoragés", je grogne avant de tirer sur la soie, faisant plus ou moins semblant de pêcher, des petits frémissements, une mouche de pierre luttant pour briser la surface, échapper à son enveloppe rigide et déployer ses ailes. Il y a une touche, et je ferre dans le vide. Peut-être le fond. Mais ma tête n'y est pas du tout. Ce n'est pas dans mes habitudes. Absolument pas.

La nuit que nous avons passée ensemble? Elle n'était tout simplement pas ordinaire.

Je tire à nouveau sur la soie et je lance. Encore. Ce sourire. Vous voulez parler de chance?

D'accord. Les dates, toute l'histoire. Je l'ai vu pour la première fois à une fête, Troy ayant réussi – lors d'une soirée organisée pour l'ouverture de la saison du rafting – à rencontrer un autre ferreur avec qui il avait passé la nuit à parler boulot tandis que je traînais devant le fût de bière, accompagnée d'Alissa, dont la dernière conquête en date était restée dans le canyon pour un circuit nocturne. Soudain nous étions deux nanas célibataires à nouveau, reluquant les mecs, se moquant de certains d'entre eux, des raz-de-marée hormonaux déguisés en êtres humains. Aussi jeunes que nous. D'une immaturité repoussante et désespérée.

Postées près du fût, nous avons droit à toutes leurs stratégies d'approche. Nous pouffons. Nous levons les yeux au ciel. Alissa est tout sourire, une tigresse en talons aiguilles. Un des types finit par lui lancer:

— Tu crois que ton cul est plaqué or ou quoi? Et si tu baisais le mien?

Le gratifiant d'un large sourire, elle répond :

— Montre-moi où, mon grand, parce que j'ai l'impression que tu parles avec.

Je lutte pour ne pas recracher ma bière par le nez.

Un peu plus tard, elle annonce :

— Tiens. En voilà un qui est intéressant.

Je suis son regard, prête pour une nouvelle mise à mort, mais ce type-là ne s'avance pas vers nous, il n'endosse pas son costume de coq, ventre rentré, torse bombé. Appuyé contre un mur, il discute avec un autre mec. Et Allie ne plaisante pas quand elle dit qu'il est intéressant, elle a l'œil. Sans aller jusqu'au mannequin pour sous-vêtements ou quoi que ce soit dans le genre. En ce sens, il est un peu comme Troy, bien bâti, mais pas comme s'il avait passé des heures à la gym ou devant le miroir. Beaux malgré eux, sans l'avoir fait exprès.

Nous l'observons un moment, lui inventant des vies dans lesquelles, ainsi que le remarque Alissa, ne figure pas un seul fer à cheval, et nous sommes totalement ignorées en retour, ce qui, croyez-moi, n'est pas une chose qui arrive souvent à Alissa. Elle finit par se jeter à l'eau, disant :

— Qu'est-ce qui se passe ? Je suis devenue hideuse pendant la nuit ou quoi ?

J'avance dans son sillage comme un poisson pilote, histoire de regarder le requin dévorer sa proie.

Il est surpris par la main d'Alissa, qu'elle brandit comme un couteau. Mais il sourit, la serre et dit s'appeler Dalton.

— Dustin ? dit Alissa.

— Dalton.

— Passeur* ?

— Non, Dal-ton, dit-il d'une voix forte, détachant les syllabes, comme si Alissa était sourde ou débile.

Je cache mon visage derrière mon gobelet en plastique. Hormis Troy et son copain ferreur, tout le monde ici est passeur.

* Guide de rafting.

— Signal Mountain, répond-il enfin, épargnant Alissa.

C'est une base minuscule, une seule camionnette, un seul raft, un seul passeur. Deux circuits par jour, max. Des serveuses pour faire la navette.

— Alors, de quoi vous parlez d'un air si sérieux? demande Alissa.

— De circuits au clair de lune.

Et voilà, je pense, c'est parti. "Ça vous dirait de nous accompagner, les filles?" Comme si personne d'autre dans l'histoire des circuits au clair de lune n'y avait pensé avant. La prochaine question, ce sera: bière ou champagne?

Alissa attend, sourcil arqué, un cobra qui déploie son capuchon. Mais Dalton se tait. Il s'est contenté de lui répondre. Elle doit le relancer:

— C'est quand, la prochaine pleine lune?

Il hausse les épaules. Son acolyte marmonne quelque chose à propos de loups-garous, comme quoi nous devrions faire plus attention. S'ils se mettent à parler de leur côté sauvage, s'ils prononcent un seul mot sur leur instinct de prédateur, je vais craquer.

Mais ils s'abstiennent. Dalton lève un verre qui semble avoir été vidé il y a longtemps. Soudain je me rends compte que je ne l'ai pas vu boire une seule fois. Soudain je me rends compte que j'ai plus ou moins fait attention.

— Il reste quelque chose dans le fût? dit-il.

Pour une raison qui m'échappe, nous ne répondons rien.

— Parce que j'ai eu peur de vérifier, avec vous deux qui montiez la garde.

Une manière détournée d'admettre qu'il avait bien remarqué notre présence. Puis il nous jette un regard, genre "qu'est-ce qui vous amène?", et je baisse les yeux sur mon gobelet, qui n'est pas vide, lui.

— Bon, dit-il avant de se diriger vers le fût.

Je n'ai pas même une excuse pour le suivre.

Je jette un œil à Alissa, qui articule "homo", et nous éclatons de rire, mais en mon for intérieur je pense: impossible.

Autour de nous, la fête bat son plein, et beaucoup plus tard je dis au revoir à Troy, qui s'apprête à rentrer ; je travaille tôt demain, alors je vais dormir dans ma chambre avec Alissa. C'est ce qui était prévu depuis le début, mais j'avoue avoir cherché brièvement le type des yeux avant de me pencher pour embrasser Troy.

Quand je le revois, j'ai déjà franchi le seuil. Dalton. Cette fois, il se dirige tout droit sur moi, émergeant d'une ombre sous les pins.

— Ta copine Alison ne t'a jamais présentée.

— C'est Alissa. Pas moi, je veux dire, elle. Elle s'appelle Alissa, pas Alison.

Je n'arrive pas à croire ce qui sort de ma bouche.

— Et toi ?

— Maddy.

— La prochaine pleine lune, c'est jeudi.

— Tu as dit que tu ne savais pas.

Il me regarde droit dans les yeux.

— Je viens de m'en souvenir.

Je lui rends son regard. Œil pour œil. Il le soutient.

— Si tu n'as rien d'autre à faire, il me reste une place.

— Pourquoi pas deux ? (J'ignore quel genre d'équipe il a réuni.)

— Alison ?

— Alissa.

Un type me remarquant à la place d'Allie, voilà qui n'arrive pas tous les jours.

— OK.

Alors, le jeudi suivant, nous allons à Signal, une demi-heure avant la tombée de la nuit. Histoire de se donner le temps d'évaluer la situation. Je m'attends plus ou moins à le voir avec le raft de la base, quinze personnes déjà éméchées à bord, un fût sanglé à leurs pieds, mais il n'y a qu'un vieux radeau gonflable roulé à l'arrière d'un pick-up déglingué, des pagaies en bois jetées en travers. Pas même un cadre.

Alissa dit :

— Alors, où sont passés les autres ?

— Y a personne d'autre.

— Tu as dit qu'il y avait de la place pour une personne en plus, je lui rappelle.

— Deux. (Il sourit.) Grimpez à bord. De Pacific Creek à Deadman's, ça vous va ?

— OK pour moi, dit Alissa avant de se précipiter dans le pick-up et de chevaucher le levier de vitesse, s'écrasant contre Dalton sitôt qu'il s'assied. Je suis coincée contre la portière.

Il est silencieux et barre le raft comme un pro, une main sur les pagaies. Il fait de plus en plus sombre sur la rivière, la lune n'est pas encore sortie, et j'ai l'impression qu'il s'oriente plus à l'instinct qu'à autre chose. À un moment, penché en avant, les yeux plissés à la recherche d'un peu de reflets d'étoiles, il demande :

— Rapides ou banc ?

Et le simple fait qu'il pose la question au lieu de foncer aveuglément en avant de manière typiquement masculine constitue le clou de ma soirée.

— Banc, je réponds, et Alissa, comme un écho :

— Rapides.

Elle veut le forcer à choisir, et il s'exécute en un éclair, continuant de ramer jusqu'à ce qu'on broie du gravier.

— Banc, dit-il, puis il me sourit, déclarant que l'heure est venue de faire une pause pipi, garçons à gauche, filles à droite, comme s'il guidait un groupe de touristes.

Allie et moi ouvrons ses bières en son absence, des Schmidt's, ce qui nous fait rigoler.

— Ça, c'est de la drague à moindre coût, remarque-t-elle.

— Drague mon cul, on s'est carrément imposées.

— Imposées ? Merde alors. Tout ce que je sais, c'est que je n'aimerais pas être à la place de Troy en ce moment.

Je prends une rapide gorgée et Dalton revient vers nous, faisant crisser les cailloux sous ses pieds.

— C'est qui Troy ?

Qui sait depuis combien de temps il nous écoute ?

— Allô ? dit Allie. Hélène de Troie, les dieux grecs, tout ça. Le mec qu'ils ont trempé dans le bouillon d'immortalité, en entier sauf le talon ?

Il sourit, prend une bière et dit :

— Ah, cette Troie-là. J'ignorais que je voyageais avec des intellectuelles.

Puis on se demande si Agamemnon était un homme ou une ville. Ensuite Allie parle du cheval de Troie, ce qui nous amène aux capotes de la marque Trojan*, aux hommes montés comme des chevaux, et Dalton ne pose plus la moindre question. Je crois qu'on le gêne et, en ce qui me concerne, ça lui fait marquer des points.

Quand la lune se lève, nous empruntons un bras secondaire, et dans l'amas de racines qui obstrue l'embranchement, nous surprenons une grue du Canada endormie. De ses ailes et de ses cris préhistoriques, elle fend l'air, Dalt, Allie, moi, la nuit, un ptérodactyle fondant droit sur nous. Allie et moi sursautons, et Dalton lâche un "Putain de Dieu" qui lui vaut un mois entier de points. Puis nous éclatons tous de rire, trinquant à notre expérience de mort imminente à la merci d'un des nombreux et féroces prédateurs sauvages de la réserve.

Nous pagayons à tour de rôle. Quand vient mon tour, Dalton s'assied sur le boudin latéral, à l'avant. Quand vient le tour d'Allie, il s'installe sur le boudin transversal, juste à côté de moi. La lune est partout, irisant le gravier, striant les arbres d'ombre et de lumière ; couleur étain, la rivière est parsemée d'éclairs de ciel chatoyants.

À Deadman's, au point de débarquement, que je vois complètement désert pour la première fois, hormis la navette qu'il y a laissée, Dalt dégonfle le raft, nous rassemblons nos affaires et nous grimpons à bord. Mais cette fois, Allie s'attarde près de la portière jusqu'à ce que je sois obligée de monter à côté de Dalt. Nous parlons peu sur le chemin du retour, mais je sais précisément où nos corps se touchent : genou, coude,

* En anglais, troyen se dit "Trojan".

hanche. À Signal, Dalt se range le long de mon pick-up et, sans nous donner le moindre indice sur l'endroit où il dort, il nous remercie de l'avoir accompagné. Allie s'éclipse, mais il effleure ma manche et dit :

— Je n'ai jamais navigué au clair de lune avec quelqu'un d'autre avant. C'était sympa.

— Vraiment ?

Il hoche la tête.

— J'ai toujours été seul. J'ai jamais rencontré quelqu'un susceptible d'en avoir envie. Je veux dire, c'est tard, il fait nuit, il fait froid.

Des caractéristiques qu'il énumère comme s'il s'agissait de défauts.

— Il y a une autre pleine lune dans un mois.

— Ouais. Bizarres, ces pleines lunes.

— J'ai de la place pour une personne en plus.

— Deux ?

Il secoue la tête dans le noir, levant un seul doigt.

— On se retrouve ici ? je chuchote.

Il acquiesce.

Sur le chemin du retour, Allie me mitraille de questions.

— Je n'arrive pas à croire que tu sois partie. Il est fou de toi, et toi, tu fais ta frigide ?

— Fou de moi ? Peut-être que ses sœurs lui manquent.

Elle me scrute pendant que je conduis.

— Fais gaffe aux élans, lui dis-je. Les enfoirés noirs.

Mais elle continue de me scruter. Je l'ignore et, quand je me gare devant la résidence universitaire, elle parle enfin :

— D'accord. Et puisque cette histoire est entièrement platonique, tu vas filer chez Troy tout de suite pour y passer la nuit et lui raconter ta super sortie au clair de lune ?

— Il est deux heures du matin.

— Comme si c'était le genre de chose qui t'arrêterait.

— Il faut que je me... Laisse tomber, Allie. OK ? Sérieux.

À propos de Troy. Au moins pour ce soir. Tout ça n'a rien à voir avec Troy.

Elle me regarde tirer le frein à main, ouvre la bouche puis la referme.

— Donc j'ai de nouveau une coturne ?

— C'est un problème ?

Elle dit que non, et je n'évoque pas la deuxième sortie au clair de lune, ni avant, ni après, jamais, je lui dis simplement que je vais chez Troy. Il y a une chance infime qu'il appelle et que les choses soient réglées ainsi, mais je ne lui parle pas non plus du troisième circuit que nous faisons, de jour, en aval de la Green, loin de cette vallée et de ses regards indiscrets. Ou de la fois où je ne vais pas travailler pour suivre Dalton jusqu'en haut du Grand Teton ; la vue au sommet, avant que jaillissent les éclairs, c'était comme si le monde entier s'étalait à nos pieds.

Et la nuit dernière, quand il détourna ma navette et déposa les touristes avant que nous plongeions dans son pick-up, moi couchée sur la banquette pour que personne ne me repère, le visage pressé contre ses jambes, pratiquement sur ses genoux. Aucun de nous n'arrivait à parler normalement. Ma voix semblait sortir d'un jouet mécanique, des mots maladroits, comme si j'essayais de me rappeler comment je faisais avant. Il dit :

— Je pensais qu'on pourrait descendre Buffalo Fork.

Il avait carrément dû se racler la gorge.

Me relevant, je demandai :

— Pas de danger ?

— Sur la rivière ?

Je fus ravie d'entendre la surprise dans sa voix.

— Non imbécile, sur la route. Des espions.

De ce que je sais, il ignore tout de Troy, mais je préfère la jouer profil bas pour éviter les railleries de mes collègues.

Alors nous descendîmes la Buffalo, quelque chose que je n'avais jamais fait avant, et apparemment lui non plus, ce qui était plutôt mignon, et j'ai découvert qu'il habitait dans le coin, une petite dépendance derrière la base Heart Six devant laquelle nous dûmes passer avec la navette ; lorsque je fis remarquer que c'était sûrement mieux que la résidence universitaire, il se gara et dit :

— Pas tant que ça.

— Je parie que si.

La visite nous amena sur le perron, où il se tourna, pour me dire quelque chose peut-être, ou pour m'enlacer, ou simplement pour ouvrir la porte, un geste à propos duquel je devine que nous aurons des avis divergents pendant longtemps, et ensuite nous nous retrouvâmes plus ou moins bouche contre bouche, alors je plaquai mes hanches contre les siennes, sans vraiment le faire exprès, essayant de me dresser sur la pointe des pieds pour l'embrasser convenablement, mais il me retourna la pression, juste assez, puis tout devint si cliché et hollywoodien que je suis presque gênée de m'en souvenir, pourtant c'est exactement le même élan qui l'a poussé à partir travailler sans caleçon ce matin. J'espère qu'il a eu la sagesse de garder les genoux serrés pendant qu'il pagayait.

Tandis que je pense à tout cela, le short en toile de Dalt frottant contre sa chair, je loupe une touche vicieuse qui m'arrache la ligne de la main avant même que j'aie le temps de réagir, tant je suis à côté de mes pompes. La seule chose qui me vient à l'esprit, c'est que je dois amener Dalt ici. Il adorerait cet endroit. Mon coin secret. Je ne pense presque à rien d'autre. Combien il aimerait cet endroit.

Nouveau lancer, je chuchote : "Allez Mad, concentre-toi." Je frissonne un peu, suivant la trajectoire du soleil, qui rampe lentement le long de la dernière crête. Je me rapproche de sa chaleur, m'éloignant du meilleur coin de pêche, mais dans l'immédiat, je préfère le soleil aux poissons. Il y a peu de chances que j'en attrape un, de toute manière. Dalt serait déjà en train d'en relâcher à droite et à gauche, jetant des coups d'œil par-dessus son épaule, tout sourire, pour s'assurer que je n'en perdais pas une miette. Comme si je pourrais regarder ailleurs. Mais je le battrais quand même à plate couture. Si je le voulais vraiment.

Je ne fais qu'un ou deux pas vers le soleil, continuant de lancer, posant la nymphe, la tirant vers le haut pour changer, comme si elle venait d'éclorre dans les rapides, quand un poisson mord et que je parviens à le ferrer. Je souris bêtement,

sidérée par ma chance, et Troy surgit de mon chemin secret, juste à côté de moi.

Je sursaute, lâchant un cri aigu :

— Merde! (Puis:) Tu m'as fichu la trouille!

Il n'esquisse pas le moindre sourire. Il se contente de me regarder.

— Troy... (Mais ensuite je dois déglutir, comprenant que de grandes décisions ont peut-être été prises sans que j'aie réfléchi à une seule d'entre elles.) Qu'est-ce que tu fais là?

— J'allais te poser la même question.

— Moi? je réponds, un faux-fuyant digne d'une collégienne.

Je lève la canne, qui se plie en deux et danse dans ma main.

— Je pêche. Je viens d'en ferrer un.

Un champion, qui plonge et traverse le trou, essayant peut-être de remonter le courant pour me semer dans les hauts-fonds. Je me tourne vers Troy pour lui sourire, l'accueillir, espérant avoir l'air comblée et ravie de le voir.

Il hoche la tête.

— Mais toi, tu ne devais pas aller à Kemmerer?

Il a tout un circuit itinérant, un pick-up rempli d'outils et suffisamment d'équipement pour tenir plusieurs semaines sur la route.

— D'évidence, c'est ce que tu croyais.

Il croise les bras sur son torse et ses muscles s'enroulent autour de l'os. Il porte son chapeau de cow-boy, noir et sale, strié de sel, ainsi qu'un tablier de cuir. À six heures du matin, rien de tout cela ne paraît logique.

— C'est toi qui me l'as dit. (Je reporte mon attention sur la rivière, le poisson.) Pourquoi je ne le croirais pas?

— Toi aussi tu m'as dit des choses. Mais je n'aurais pas dû les croire.

— Troy. Je ne sais pas...

Mais le poisson bondit et brise la surface, émergeant dans le soleil juste en dessous des rapides, une gerbe d'éclaboussures, et je dis :

— Regarde ça. Une cutthroat.

Comme s'il en avait quoi que ce soit à faire.

— Maddy...

Je me tourne pour regarder par-dessus mon épaule, l'estomac aussi noué que celui du poisson, qui lutte pour survivre. Troy me regarde dans les yeux et lance :

— Je t'aime.

Et c'est la toute première fois, en fait, que quelqu'un me le dit.

La truite gagne les hauts-fonds, s'échoue à moitié, se contorsionne, puis son gros corps carré trouve appui sur la roche, fouettant la ligne et la surchargeant. Je détourne les yeux de Troy, pas à cause d'un quelconque poisson, puisque c'est déjà trop tard. Il a disparu. Je perçois le moment précis où le bas de ligne se brise, l'inertie soudaine, un fil lâche qui dérive dans le courant. Je dis :

— Comment tu m'as trouvée ?

Il hésite un instant avant de répondre :

— Je t'ai suivie.

Je rembobine la soie, n'entendant rien d'autre que le cliquetis du moulinet. Mais avant d'avoir fini de rentrer la ligne sectionnée, je suis frappée par l'inanité de toute l'entreprise. Pêcher, j'entends. Je m'assieds comme si mes jambes venaient d'être coupées sous moi, mon cordon de marionnette tranché net. Les galets sont glacés sous mes jambes nues, que je presse contre les pierres.

— Tu ne me l'as jamais dit avant.

— Tu ne me l'as jamais demandé.

Je ferme les yeux. S'il se déplace, dans un sens ou dans l'autre, je l'entendrai – le bruissement des saules s'il s'éloigne, le crissement des pierres s'il s'approche.

— Ça ne se demande pas.

Un galet claque contre un autre, puis plus rien.

— Pourtant je te le demande. Maintenant.

J'ai encore la canne en main et je la lève comme si c'était un bouclier, une arme, une baguette magique. J'ouvre les yeux,

me tournant vers Troy, rien que la silhouette d'un homme de grande taille, le ciel clair comme le jour dans son dos. Au contact des pierres humides, mes jambes se couvrent de chair de poule.

— Maintenant ? Tu me le demandes maintenant ?

Je discerne à peine un hochement de tête.

— Depuis quand tu me suis ?

Un chuchotement si minuscule, si timoré, que j'ignore s'il couvrira le grondement de la rivière, mais Troy répond :

— Depuis suffisamment longtemps.

Il devait être près de Kemmerer quand quelque chose l'avait poussé à faire demi-tour pour venir me retrouver après le travail. Il nous avait probablement suivis jusqu'à la Buffalo Fork et attendu que le circuit soit terminé, avant de nous suivre à nouveau jusqu'à Heart Six. Encore vêtu de sa tenue de ferreur, chapeau et tablier de cuir, il s'était probablement garé dans le noir, près de la maison d'un inconnu, attendant et attendant encore tandis que la nuit se faisait de plus en plus fraîche, et la seule solution qu'il avait trouvée, c'était de me dire qu'il m'aimait.

— Merde, Troy.

— Je te le demande parce que j'ai besoin de savoir. Le reste n'a pas d'importance.

Je m'accroupis près de la rivière, trempant une main dans l'eau glacée pour m'en asperger le visage. Tout à coup il m'est impossible d'ignorer le fait que je n'ai pas dormi.

— Je ne sais pas. Ce que tu as dit, c'était peut-être... Je ne sais pas, Troy... C'est peut-être quelque chose que j'avais besoin d'entendre beaucoup plus tôt.

Je ramasse la canne, donne quelques tours de manivelle.

— Eh bien, tu l'entends aujourd'hui.

Mais il ne tient pas à le répéter. Lui aussi se donne quelques tours de manivelle, rentrant son ego, protégeant sa vulnérabilité.

Je continue de tourner, encore et encore, jusqu'à ce que la soie dépasse enfin l'extrémité de la canne et glisse le long

des anneaux, emportée par son poids, avant de s'écrouler sur mes genoux, le bas de ligne aussi fin qu'un fil d'araignée en travers de l'une de mes jambes, coupé net au niveau du nœud baril, la mouche ayant disparu avec la pointe. Dalton et moi avons monté ces mouches ensemble dans ma chambre, aux premières lueurs de l'aube, avant le circuit sur la Green, son étau de voyage fixé sur le bord du bureau, des poils, du fil et des plumes lui pleuvant sur les jambes. Il m'avait tendu la première et gardé la deuxième pour lui.

— Une mouche, avait-il déclaré. Si tu la perds, tu passes le reste de la journée à pagayer. Celui qui attrape le plus de poissons gagne.

Il ne m'avait même pas demandé si je savais pêcher. Je l'avais écrasé. En tout cas je m'étais débrouillée pour gagner. Même chose.

Le soleil s'étend par-delà les rapides, et son reflet sur l'eau est presque aveuglant. Troy attend toujours.

Je pose les coudes sur mes genoux, m'enlaçant plus ou moins le torse.

— Je, Troy, c'est...

Je monte un nouveau bas de ligne et sors un peu de soie, la guidant jusqu'au trou où je la regarde onduler mollement, tourner, plonger hors de vue.

— C'est qui ?

Je retire un galet de sous mes reins, le garde en main une seconde. C'est une pierre à ricochets, une bonne, et je me rappelle le circuit sur la Green, Dalton cherchant à m'entraîner dans un concours de ricochets pour remettre le résultat de la pêche en jeu, quitte ou double. Je l'avais regardé lancer un galet qui avait glissé jusqu'à la rive opposée avant de rebondir sur la berge, encore et encore. Imbécile. Comme si j'allais accepter après avoir vu ça. Non merci.

— Un passeur.

— Quel âge ?

La question est moins étrange qu'il n'y paraît. J'ai toujours dit à Troy que je préférerais devenir lesbienne plutôt que sortir

avec un passeur, et que son âge à lui, trente-deux ans, dix de plus que moi, était ma limite minimum pour tout homme souhaitant avoir à faire avec moi. Trop d'années à attendre qu'ils arrivent à maturité, sinon.

— Mon âge.

— Deux fautes, et il n'a pas encore été éliminé ?

Je hoche la tête.

— Tu me suis depuis quand, exactement ?

Les saules bruissent dans le vent et l'espace d'un instant, je crois qu'il est parti, puis les pierres crissent et soudain il est juste derrière moi, les mains sur mes épaules. Il sent le cuir et le cheval, une odeur qui va me manquer.

— Depuis Heart Six. Aller-retour.

Je me baisse, échappant à ses mains, faisant rouler le galet dans la rivière pour en rincer la boue. Il scintille, piqué de paillettes plus sombres, comme les yeux de Troy. Ceux de Dalt sont d'un bleu plutôt ordinaire, commun. Je me rends compte que les yeux de Troy aussi vont me manquer. Je glisse le galet sous ma jambe, le réservant pour l'arrivée de Dalt.

— Trois ans, Maddy. Je te l'ai toujours dit, à chaque rentrée : tu fais ce que tu veux à l'université, tout ce que tu as besoin de faire.

— C'est ce que j'ai fait. Je n'avais besoin de rien.

— Et maintenant, si ?

Je hausse les épaules et j'acquiesce, en même temps.

— Troy, je ne sais pas.

— Mais tu as besoin de savoir.

Je garde les mains dans l'eau, le froid s'immisce entre mes phalanges, me force à me mordre la lèvre, me fait monter les larmes aux yeux.

— Oui.

Plus qu'une minute ou deux avant que le soleil m'atteigne.

— Et s'il se trouve que c'est juste un gamin ?

— Je verrai bien, je suppose.

Troy me berce de ses mains, une sur chaque épaule.

— Notre absence de projets, c'était beaucoup plus simple quand... (Il se racle la gorge.) ... quand tu n'avais pas d'autres projets.

J'acquiesce à nouveau.

— Je n'ai jamais eu d'autres projets. Je n'ai jamais eu le moindre projet, Troy. Je n'ai certainement jamais prévu de te faire du mal.

Les galets glissent et grincent dans mon dos. Ses mains désertent mes épaules.

— Eh bien, gamine... dit-il. (Et jamais, pendant tout ce temps passé ensemble, de mes dix-neuf ans à cet instant, il ne m'a traitée de gamine.) Va donc voir comment ça se passe, et si ça ne marche pas, eh bien, qui sait ?

Je ne peux pas le voir, il est debout derrière moi, mais le mot "gamine" me reste en travers de la gorge, sa manière à lui d'étoffer son histoire, de renforcer son armure, alors je ne peux m'empêcher de le précipiter à terre.

— Ça marchera.

Effectivement, il se tait et suspend son pas suffisamment longtemps pour que j'entende résonner des voix, quelques éclats de rire, comme cela arrive sur les rivières, avec cette manière qu'a le son de voyager sur l'eau. Il dit :

— Bonne chance alors.

J'entends bruisser les saules, les branches fouetter contre le cuir de son tablier, puis j'entends les pierres crisser à nouveau, un raft qui glisse et qui claque sur les hauts-fonds, et je me redresse pour voir Dalt avec son circuit matinal, entraînant les touristes là où aucun passeur ne s'aventure jamais ; j'ai dû lui dire sur quelle section de la rivière se trouvait mon coin secret, que je comptais m'y rendre ce matin si j'arrivais encore à marcher, et je ne peux retenir un sourire, un petit salut de la main.

Il s'échoue, exactement comme le soir où il a repoussé Allie sous la pleine lune. Il doit sauter du raft pour le traîner, et après un dernier coup d'œil sur les saules, je cours l'aider en amont, le soleil m'effleurant la peau, l'eau me lapant les

chevilles tandis que je patauge. J'agrippe la ligne de vie et je commence à tirer aux côtés de Dalt, faisant rebondir les gens sur les boudins, les secouant un peu, histoire de leur donner un petit frisson.

Dalt annonce à son groupe :

— C'est un service que nous proposons en plus, des nymphes de rivière stationnées aux passages délicats pour nous aider.

Dans un souffle, il me glisse :

— Est-ce que j'ai envie de savoir avec qui tu étais ?

Je me mords la lèvre, secoue la tête :

— Je ne pense pas.

Il me lance un seul regard, perçant, surpris, avant d'acquiescer en enfonçant les pieds dans le gravier ; nous travaillons côte à côte en silence, rien d'autre que la rivière qui glisse et qui gronde, les touristes trop nerveux pour parler. Nous sommes essoufflés, l'endroit n'étant absolument pas adapté à un raft chargé de douze personnes, et entre deux respirations, Dalt chuchote :

— Est-ce que je dois m'inquiéter ?

— Je ne pense pas.

— Cool, dit-il.

Une réplique typique d'un passeur de vingt-deux ans, et quand je me retourne, que je surprends son sourire, je comprends que c'était précisément l'effet visé.

Hier, alors que nous descendions la Buffalo, sans aller jusqu'à évoquer mon expérience en matière d'hommes plus âgés, je lui avais parlé de ma règle concernant les plus jeunes.

— J'ai perdu ta mouche, alors j'imagine que tu as gagné.

— Ce n'est pas quelque chose qu'on gagne, Maddy.

— En tout cas, c'est quelque chose qu'on perd.

— J'en monterai d'autres. Tout ira bien.

Pour une raison qui m'échappe, je le crois : moi, la Reine des glaces, je crois que tout ira bien entre nous pour toujours.

Le raft cahote par-dessus les derniers gravillons, nous devons sauter sur les boudins pour éviter de se faire renverser puis, empoignant les pagaies, Dalt dit :

— La nymphe de rivière souhaite-t-elle nous accompagner à Pacific Creek?

Je commence par protester :

— Mon pick-up, ma canne...

Mais c'est mon coin secret. Il ne peut rien leur arriver. Je hoche la tête.

— OK, je vous accompagne.

Sur le bateau, tout l'équipage, chaque touriste en manque de café, se met à applaudir, nous acclamant comme si je venais d'accepter une demande en mariage. C'est si ridicule que j'arbore encore un sourire béat quand je bondis avec la drisse d'amarrage et glisse un nœud de cabestan autour du poteau à Pacific, avant de me retourner pour tirer Dalton à terre.

DERNIÈRES PARUTIONS

John Bassoff, *Les Incurables*
Gabriel Tallent, *My Absolute Darling*
Craig Johnson, *Tout autre nom*
Luke Mogelson, *Ces morts heureux et héroïques*
Jake Hinkson, *Sans lendemain*
Jim Lynch, *Face au vent*
Samuel W. Gailey, *Une question de temps*
Trevanian, *L'Été de Katya*
John Gierach, *Une journée pourrie au paradis des truites*
S. Craig Zahler, *Une assemblée de chacals*
David Vann, *L'Obscure Clarté de l'air*
William Boyle, *Tout est brisé*
Wallace Stegner, *L'Envers du temps*
Peter Farris, *Le Diable en personne*
Emily Fridlund, *Une histoire des loups*
Mike McCrary, *Cobb tourne mal*
Larry McMurtry, *Lune comanche*
James McBride, *Mets le feu et tire-toi*
Craig Johnson, *La Dent du serpent*
Joe Flanagan, *Un moindre mal*
Jennifer Haigh, *Ce qui git dans ses entrailles*
Todd Robinson, *Une affaire d'hommes*
Lance Weller, *Les Marches de l'Amérique*
James Crumley, *Le Dernier Baiser*
Henry Bromell, *Little America*
Matthew McBride, *Soleil Rouge*
Jean Hegland, *Dans la forêt*
Steve Weddle, *Le Bon Fils*
Thomas McGuane, *Le Long Silence*
David Vann, *Aquarium*
Bruce Holbert, *L'Heure de plomb*
Alex Taylor, *Le Verger de marbre*

Retrouvez l'ensemble de notre catalogue sur
www.gallmeister.fr

CET OUVRAGE A ÉTÉ NUMÉRISÉ PAR
ATLANT'COMMUNICATION
AU BERNARD (VENDÉE).